

Comptes rendus bibliographiques

Autor(en): **Lasserre, André / Cornuz, Jeanlouis / Marelly, Robert**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **6 (1963)**

Heft 2

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Deux cents ans de vie et d'histoire vaudoises. La Feuille d'Avis de Lausanne, 1762-1962. Lausanne, Libr. Payot, 1962. Gr. in-8, 418 p., 32 pl. hors texte, 24 cartes et figures, 16 graphiques (Bibliothèque historique vaudoise, tome XXXIII).

Le titre de cet ouvrage est ambitieux, qui prétend par une histoire de la *Feuille d'Avis* retracer deux cents ans d'histoire vaudoise ; et cela d'autant plus que le contenu ancien (exclusivement des annonces et avis divers) ni le contenu actuel du journal ne semblent refléter autre chose que le goût du citoyen moyen pour le fait divers ou les articles neufs ou d'occasion que lui promet une publicité alléchante. En d'autres termes, cette copieuse étude cache-t-elle derrière son titre une simple histoire anecdotique du journal, semblable aux médiocres ouvrages consacrés à tant d'entreprises commerciales en mal de centenaire, ou bien les auteurs ont-ils tenu leur gageure ? Disons d'emblée que la qualité des collaborateurs peut rassurer de prime abord.

C'est en effet M. Louis Junod qui ouvre le livre par une analyse des origines de la *Feuille d'Avis*. A côté de méticuleuses recherches consacrées aux premiers propriétaires, les Duret, Lacombe, et les Allenspach, le lecteur appréciera surtout le récit des difficultés des Duret à faire admettre à LL. EE. la création ou l'existence de leur périodique ; celui-ci semble pourtant innocent puisqu'il se borne à des avis, officiels ou privés, mais rien ne se faisait sans privilège du gouvernement ! et quand, par exemple, la *Feuille* incitait à l'émigration en insérant des offres d'emploi à l'étranger, Berne grondait. Les principales sources de renseignements sont évidemment ici les archives publiques (M. Junod s'attarde plus au XVIII^e qu'au XIX^e où la presse, désormais libre, ne laisse pas de traces dans les papiers officiels). Quant aux avis eux-mêmes, ils donnent d'intéressantes indications sur la vie vaudoise ; citons simplement cette annonce typique demandant un régent qui sache « bien écrire et entende l'arithmétique ». Sans sacrifier au pittoresque, M. Junod, comme M. Pelet dans un chapitre subséquent, a su exploiter l'anecdote pour agrémenter son étude.

Dès 1872, la *Feuille d'Avis*, développant une partie rédactionnelle grandissante, devient quotidienne, sans renoncer pour autant à son caractère de journal populaire. C'est M. Pierre Cordey, rédacteur en chef actuel, qui raconte cette époque. Gêné à chaque instant par la carence des archives du journal et l'anonymat des articles (qui dura longtemps), il doit trop souvent se borner à des hypothèses, parfois hasardeuses (telle celle de la liaison entre la *Fronde* et la *Feuille d'Avis*). Ses meilleures pages concernent l'orientation durable, le style que surent donner des rédacteurs de classe, et spécialement les quatre rédacteurs en chef, Paul Allenspach (qui apparaît le plus vivant), Maxime Reymond, Rodolphe Rubattel et Otto Treyvaud. On ne peut en vouloir à l'auteur si ces portraits sont surtout des panégyriques : ces quatre personnalités ont assez marqué le journal et le canton pour qu'il importât de mettre en valeur leur activité journalistique.

M. Paul-Louis Pelet s'attaquant à la matière même du journal nous donne une brillante leçon sur l'utilisation des sources, en l'occurrence les annonces « miroir de l'économie vaudoise » (1762-1850). En spécifiant bien les limites qu'elles comportent en tant que document historique, il s'attache surtout à définir Lausanne. Il arrive à la conclusion nouvelle que c'est une ville déjà avant 1850, non tant par le nombre de ses habitants (malheureusement aucune statistique démographique ne complète l'exposé)... ou de ses pieds de vigne, que par ses magasins, ses hôtels, ses bains et surtout son artisanat et son industrie. M. Pelet

a dénombré 58 ateliers à moteur hydraulique qui s'égrènent de Sauvabelin au lac, et 263 professions et métiers dont il donne la liste et qui évoquent une population aux activités les plus variées (ce chiffre n'a du reste qu'une valeur indicative : un huilier est souvent aussi teinturier, scieur et meunier, du fait qu'il possède une roue à eau, et d'autre part si M. Pelet mentionne des « foules », il n'a pas trouvé de foulon dans les annonces !). Maint métier et tous ces ateliers ont disparu avec les chemins de fer et l'apparition de la vapeur après 1850. Sur ce point nous ne pouvons suivre entièrement l'auteur qui pense que l'originale évolution de l'économie vaudoise fut « heureuse » en manquant la première révolution industrielle. Cette analyse est complétée par diverses cartes industrielles et commerciales, par l'étude de quelques métiers (la pierre, la lutherie, etc.) et par une très utile statistique des prix du blé, du pain et des viandes. Les pages consacrées aux transports sont en revanche peu abondantes. L'étude de M. Pelet comble d'importantes lacunes dans la connaissance du XIX^e siècle vaudois si pauvrement étudié jusqu'ici.

Les annonces n'étant pas la seule pâture offerte aux historiens, il était intéressant d'étudier la partie rédactionnelle du journal, et c'est ce que fait M. Jean-Pierre Aguet pour les années 1872 à 1914 dans le domaine de l'information étrangère. Il nous mène à travers de grandes crises (la guerre russo-japonaise, par exemple, et surtout l'affaire Dreyfus, la plus suggestive). Il n'a peut-être pas assez résisté à la multiplication des citations et de commentaires un peu réduits (la nécessité d'expliquer les événements pour les rendre compréhensibles était du reste une entrave fort lourde), ce qu'il reconnaît dans son introduction, mais il dégage de ses recherches les diverses manières dont fut conçue l'information étrangère (il discerne trois étapes) et donne une image de l'opinion publique. Tout journal, surtout s'il se veut populaire, traduit les opinions des citoyens autant qu'il les façonne : les commentaires dédiés aux différents Premiers Mai ou aux conflits intérieurs en Russie en sont des exemples. Il est aussi caractéristique de voir combien le sens véritable des événements a pu échapper aux lecteurs. Faut-il en accuser la *Feuille d'Avis* ? Certes non. M. Aguet nous montre éloquemment les difficultés d'un journal local qui ne peut rivaliser avec les subtiles analyses des chroniqueurs des grands journaux. Mais le bon sens et la lucidité n'y ont pas nécessairement perdu. La valeur de cette étude réside en deux mots dans l'analyse de l'esprit de la *Feuille d'Avis* et de son évolution dans le domaine de l'information étrangère et dans ce qu'elle révèle, avec prudence, de l'opinion publique.

Pour terminer, M. Jean-Pierre Chuard évoque la vie quotidienne à Lausanne au cours de deux siècles. Ne pouvant donner de tableau complet, il procède par touches pittoresques. Il fournit toute sorte d'éléments que des études plus systématiques pourraient exploiter (avec prudence : à la p. 339, par exemple, il laisse croire que la « Boulangerie des Familles » date des années 1850, alors qu'elle est de 1840). Fêtes, lectures (il y a d'intéressants catalogues de livres), conférences, instruction publique ou privée, chemins de fer (pourquoi n'avoir pas cité les affriolants « trains de plaisir » ?), premier téléphone ou rationnement alimentaire : voilà autant de thèmes qui retiennent l'auteur et qu'il replace adroitement dans leur contexte historique.

En conclusion, il faut donc reconnaître que le titre de l'ouvrage tient ses promesses et que l'histoire de ce journal, intimement lié à la population vaudoise, méritait d'être faite. Deux vœux pour terminer : que d'autres historiens suivent cet exemple et complètent ce qui ne pouvait être qu'un échantillonnage. Puissent-ils le faire, comme le souhaite M. Aguet, dans un travail d'équipe, le seul qui permette d'exploiter à fond un journal aussi riche.

André Lasserre.

Marc EIGELDINGER, *Jean-Jacques Rousseau et la réalité de l'imaginaire*, A la Baconnière, Neuchâtel, 1962, 214 p.

« Les *Confessions* ne sont pas seulement le récit et la justification de son existence, mais la projection de ses rêves, de ses espérances, de ses désirs imaginaires », écrit dans sa conclusion Marc Eigeldinger à qui nous devons déjà plus d'une étude enrichissante sur les problèmes de l'imaginaire¹. Et d'ajouter que Jean-Jacques, dont l'imagination est « affective, chimérique, *diffluente* » et « demeure attachée au sens profond de l'intériorité », a vécu « avec une intensité inconnue de ses prédécesseurs, le conflit du réel et de l'imaginaire ».

Ses prédécesseurs... : après un chapitre d'introduction, où il définit ce qu'est l'imagination (*L'imagination, ce soleil de l'esprit*), l'auteur consacre en effet un second chapitre aux précurseurs de Rousseau, *De Cyrano de Bergerac à Diderot*. De même, il achèvera son étude en analysant rapidement le rôle de l'imaginaire chez des auteurs plus récents, Chateaubriand, Lamartine et Hugo, Vigny, Baudelaire, Breton, Char et Henri Michaux. Cependant, au cours des pages, le lecteur se sera penché à la suite du critique sur l'*Ambiguïté de l'imagination* (ch. III), sur les rapports de l'amour et de l'imaginaire (ch. IV), sur ceux du Langage et de l'Imagination (ch. V), sur l'âge d'or (*L'âge d'or est insulaire*, ch. VI), enfin sur *Le Sentiment de l'immortalité* (ch. VII).

Livre très riche, comme on voit, qui vient par certains côtés compléter, mais aussi nuancer celui de Jean Starobinski sur la *Transparence et l'Obstacle*. Que j'avoue pourtant qu'attaché tout au long des pages, voire même séduit, je n'ai pas été toujours convaincu. A cause peut-être de sa richesse, l'étude de Marc Eigeldinger ne m'a pas toujours semblé assez claire. L'imaginaire est un mot bien vague, et malgré les efforts de l'auteur, il m'a paru que les limites qui le séparaient d'autres notions voisines n'étaient pas nettes. Car le rêve n'est pas la rêverie, l'imagination n'est pas l'invention. Ainsi, lorsque La Bruyère (cité p. 24) écrit qu'« une vaste imagination emporte hors des règles et de la justesse », on se persuade qu'en fait, il veut parler d'invention (au sens où Ramuz assure en être privé dans ses romans), alors que La Fontaine (cité en cette même page 24) pense que « l'imagination n'est pas vraiment créatrice, elle est plutôt le pouvoir de se figurer, de se représenter les êtres et les choses inventés par la nature... » Et cette fois, c'est bien d'*imagination* qu'il s'agit, c'est-à-dire très précisément du pouvoir de créer des images, soit dans son esprit, soit par la plume, sur le papier (et dans ce sens, il est évident que tout au contraire, Ramuz est un grand imaginatif !). Tout cela, Marc Eigeldinger le sait bien et mieux que nous. Mais peut-être eût-il été préférable de consacrer à l'une et à l'autre des deux fonctions des chapitres séparés. Peut-être aussi faudrait-il distinguer également entre l'imagination-créatrice-de-chimères (« le peintre est... de tous les créateurs, celui qui participe le plus totalement aux chimères de son imagination », p. 45) et l'imagination-créatrice-d'images, c'est-à-dire pouvoir imageant, pouvoir de créer des images à l'image du réel.

Pour Jean-Jacques Rousseau, elle prendrait un autre sens, encore, et se confondrait parfois avec la mémoire. Elle deviendrait, selon la formule de Georges Poulet dans ses *Etudes sur le Temps humain*, « le pouvoir de vivre par l'esprit en avant ou en arrière ». Dans ce sens, Eigeldinger montre bien qu'elle est tantôt *bénéfique*, source de joie et des seules joies auxquelles l'auteur des *Rêveries* ait

¹ Notons entre autres : *Le Dynamisme de l'image dans la poésie française* (1943), *Julien Green et la tentation de l'irréel* (1947), *Le Platonisme de Baudelaire* (1951).

eu accès, et tantôt *maléfique*, génératrice d'idées noires et en fin de compte de ce qui, avec les années, est devenu chez Rousseau folie de la persécution. Toutefois, il semblerait que le critique incline à considérer surtout le premier aspect. « La rêverie de Rousseau, écrit-il en effet (p. 178), est de nature mystique en ce sens qu'elle délivre et transfigure le moi, qu'elle incite l'âme à participer ici-bas au miracle de l'éternité. »

Il n'est pas, je pense, de critique littéraire « objective », pas plus qu'il n'est d'histoire « impartiale ». Devant ce qui est bien plus qu'une simple fonction de l'âme humaine, devant ce qui est en dernière analyse un *choix*, une attitude existentielle, le critique ne peut demeurer au niveau de la simple description, et sa démarche implique forcément son propre choix et sa propre attitude. L'imagination transfigure-t-elle le réel en lui ajoutant la dimension de l'infini et du surnaturel, comme Eigeldinger l'écrit (p. 17, *L'Imagination, ce soleil de l'Esprit* — au fait, l'imagination est-elle « soleil » ? !), ou bien est-elle fuite devant le réel, qu'elle « trahit », comme le veut par exemple Jeanson (*Signification humaine du Rire*) ? Aussi *Jean-Jacques Rousseau et la Réalité de l'Imaginaire*, plus encore qu'une étude littéraire, est un témoignage quasi religieux : « Le monde imaginaire est un miroir de l'éternité », affirme la dernière phrase de la dernière page. Qui donc ne le préférerait alors au monde « réel » ?

Jeanlouis Cornuz.

Alexandre VINET, *Moralistes des seizième et dix-septième siècles*. Préface de Henri Perrochon, 1 vol., 382 p., Librairie Payot, Lausanne, 1962.

Poursuivant un très louable effort, entrepris il y a cinquante-cinq ans, la Société d'Édition Vinet publie le vingt-neuvième volume des œuvres du grand critique et moraliste vaudois. La matière du présent ouvrage est tirée principalement du cours public que Vinet fit à Bâle de 1832 à 1834, cours qu'il avait lui-même intitulé *Revue critique des Moralistes français pendant les trois derniers siècles*. On y trouve une série d'études allant de Rabelais à Massillon, et passant par Montaigne, Charron, la Boétie, Jean Bodin, Michel de l'Hôpital pour le XVI^e siècle, La Rochefoucauld, La Bruyère, Saint-Evremond, Bayle, Bossuet et Bourdaloue pour le XVII^e. Notons que Pascal avait fait l'objet d'un volume à part publié en 1936 : *Études sur Blaise Pascal*, annoté et préfacé par Pierre Kohler. Les éditeurs ont judicieusement placé en tête des *Moralistes des seizième et dix-septième siècles* une sorte de dissertation intitulée *De la Morale dans la Littérature*, texte qui sert d'introduction à un autre cours de Vinet, donné l'année de sa mort en 1847.

Cette introduction éclaire l'ouvrage et en souligne l'unité. C'est en effet sous un angle moral que Vinet considère les auteurs qu'il étudie, ou du moins chacune de ses études débouche sur le plan moral et la plupart du temps sur le plan strictement religieux. Rien d'étonnant à cela puisque, selon lui, Religion et Morale ne font qu'un. « Tout, dans la religion chrétienne, est morale. » « En réhabilitant la morale dans la religion, les réformateurs remirent le christianisme à l'usage de la vie. » (p. 14). Ce point de vue informe naturellement toute la pensée de Vinet, aussi bien lorsqu'il admire le « génie affirmatif et synthétique » de Bossuet ou les sermons de Bourdaloue, « un de nos grands citoyens de la république des lettres », que lorsqu'il fustige la casuistique jésuite, qu'il assimile purement et simplement au catholicisme. « Le jésuitisme, qu'on s'obstine à distinguer du catholicisme et même à lui opposer, n'est que le catholicisme concentré, comme le catholicisme, diraient les chimistes, n'est que le jésuitisme étendu. Le jésuitisme ne fait que

reproduire, dans des proportions réduites, et par là-même plus distinctement, l'antique et instinctive politique de Rome. » (p. 308). Le catholicisme ne sort guère indemne de ces pages austères et sévères, au cours desquelles Vinet soutient clairement qu'il y a, d'une part, le christianisme, entendez le protestantisme, de l'autre, le catholicisme. La conclusion est claire aussi; qui est catholique, entendez jésuite, n'est pas chrétien. Il y a cependant le catholique Bossuet, le jésuite Bourdaloue, que Vinet admire profondément et dont il parle avec une pénétration et une éloquence dignes de Sainte-Beuve, lui-même grand admirateur de Vinet. Oui, mais précisément, ces grands prédicateurs ne furent souvent catholiques que de nom; égarés au sein du papisme, ils étaient d'authentiques chrétiens (p. 358).

Il serait faux pourtant de ne juger Vinet que sur ses étroitesse. Il serait injuste aussi de ne voir dans ces pages que le moralisme austère d'un texte qui était fait pour être dit et que la simple lecture prive certainement d'une part de sa sève et de son élan. Il y a chez Vinet une probité remarquable, jusque dans ses préjugés, un sens de la grandeur et une pénétration qui lui inspirent de nombreux développements absolument définitifs et parfaits. Il faut citer en particulier les lignes consacrées au charme de Montaigne, ce « Romain de beaucoup d'esprit qui écrit en français » et qui communique à « l'idiome national l'énergie de la langue d'Horace », ou aux *Maximes* de La Rochefoucauld, « qui, après avoir fait, une à une, les délices d'une société aristocratique, se rassemblèrent sous la main de leur auteur; puis, polies, aiguës, acérées avec art, furent livrées dans un même carquois à tout le public; chacun vint faire son choix dans cette satire à mille pointes de la nature humaine, et se pourvut, à son gré, de quelque flèche bien aiguë, propre à être décochée, selon l'occasion ou le besoin, contre cette humanité de laquelle tour à tour on se glorifie et l'on rougit » (p. 161). On aimerait citer en entier ces pages, comme aussi l'introduction à Saint-Evremond, pleine de légèreté, de vivacité, d'esprit, et du meilleur goût, de celui qui certainement devait charmer Sainte-Beuve. Quant aux notes sur Bossuet et au chapitre consacré à Bourdaloue, ils sont à lire, en réservant pour des pages d'anthologie la définition du catholicisme gallican et les savoureuses, mais très piquantes remarques sur la diversité des mets que sert l'Eglise à ses nombreux convives.

Il faut reconnaître pourtant que, prises dans leur ensemble et telles qu'elles sont, les longues dissertations de Vinet nous lassent souvent. Dans certains chapitres, les citations trop nombreuses deviennent fastidieuses et étouffent un texte qui, encore une fois, devait prendre toute sa signification et son équilibre dans un cours où le public ne manquait pas de provoquer et de soutenir l'élan d'un maître admiré. Le procédé du dialogue supposé adopté pour présenter la philosophie de La Rochefoucauld ennuie très vite et rappelle par son artifice les plus mauvaises mises en scène des *Dialogues des morts* de Fontenelle ou de Fénelon.

Il est regrettable enfin qu'une édition de ce genre, destinée à rendre des services aux spécialistes comme aux amateurs de Vinet, ne soit pas établie avec plus de soin. En effet, l'appareil critique est assez sommaire, et surtout il est présenté de manière à décourager la consultation des notes, rassemblées à la fin de la préface sans aucun rappel dans le texte même. Le lecteur en est donc réduit à deviner que tel passage a donné lieu à une note critique. Dans le texte lui-même, on ne peut savoir avec certitude si certaines notes au bas des pages sont de Vinet ou des éditeurs. On aimerait en outre des références précises aux ouvrages cités par Vinet, ce qui n'est pas toujours le cas. Bref, il faudrait que cette édition fût vraiment une édition critique pour avoir toute sa valeur d'instrument de travail auprès des professeurs et des étudiants.

Robert Marclay.